

La promesse de vie

« Moi, je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. » (Jn 10,10)
Rome, 25 février 1998. Mercredi des Cendres

fr. Timothy Radcliffe, o.p.

En donnant l'habit aux frères, saint Dominique leur promet « le pain de vie et l'eau du ciel » (1). Pour être les prêcheurs d'une parole qui donne vie, nous devons trouver le « pain de vie » dans nos communautés. Celles-ci nous aident-elles à nous épanouir, ou simplement à survivre?

Peu après mon entrée dans l'Ordre, ma province fut visitée par le frère Aniceto Fernandez, alors Maître de l'Ordre. Il me posa une seule question, la question traditionnelle de tous les visiteurs: « Es-tu heureux? » Je m'attendais à une question plus profonde, sur la prédication de l'Évangile ou les défis affrontés par la province. Je réalise aujourd'hui que c'est la première question que nous devons poser à nos frères: « Êtes-vous heureux? » Il existe un bonheur propre au fait d'être au monde comme dominicain, et il est source de notre prédication. Il ne s'agit pas d'un contentement illimité, d'une infatigable bonhomie. Il comporte une capacité d'être peiné. Il peut être absent pour un temps, voire longtemps. C'est un avant-goût de cette abondance de vie que nous prêchons, la joie de ceux qui ont commencé à partager la vie même de Dieu. Nous devrions avoir la capacité de nous réjouir car nous sommes les enfants du Royaume. « Se réjouir est le caractère intrinsèque d'une vie bienheureuse et d'une vie qui par la grâce du Saint Esprit est sur la voie de la béatitude » (2). Dans notre chant à Dominique, nous terminons par la prière: « *Nos junge beatīs* ». Unis-nous aux bienheureux. Puisse-nous aujourd'hui partager un avant-goût de leur bonheur.

Si nous voulons construire des communautés où la vie soit en abondance, nous devons reconnaître qui nous sommes et ce que nous sommes et ce que signifie pour nous être vivants, hommes et femmes, frères et soeurs, et prêcheurs.

Nous ne sommes pas des anges. Nous sommes des êtres doués de passion, animés de désirs animaux de nourriture et d'accouplement. Telle est la nature que la Parole de vie accepta en embrassant la nature humaine. Nous ne pouvons faire moins. C'est de là que part le chemin vers la sainteté.

Mais nous sommes créés par Dieu à son image, destinés à l'amitié de Dieu. Nous sommes *capax Dei*, affamés de Dieu. Être en vie, c'est s'embarquer pour cette aventure qui nous conduit au Royaume. Nous avons besoin de communautés qui nous soutiennent au long du chemin. Le Seigneur a promis: « J'ôterai de votre chair le coeur de pierre et je vous donnerai un coeur de chair. » (Ez 36, 26) Nous avons besoin de frères et de soeurs qui soient avec nous quand nos coeurs seront brisés et attendris.

Tout sage sait depuis toujours qu'il n'est pas de chemin vers la vie qui ne traverse le désert. Le voyage de l'Égypte à la Terre Promise passe par le désert. Pour être heureux et véritablement en vie, nous devons nous aussi passer par là. Nous avons besoin de communautés qui nous accompagneront dans ce voyage, et nous aideront à croire que lorsque le Seigneur conduit Israël dans le désert, c'est pour pouvoir « parler à son coeur » (Os 2,16). Si tant de gens ont quitté la vie religieuse ces trente dernières années, ce n'est peut-être pas qu'elle soit plus difficile qu'auparavant, mais parce que nous avons parfois perdu de vue le fait que ces nuits obscures font partie de notre renaissance comme êtres vivants avec la joie du Royaume. Aussi nos communautés ne doivent-elles pas être des lieux où nous nous contentons de survivre, mais des lieux où nous trouvons la nourriture pour notre voyage.

Pour reprendre une métaphore que j'ai développée ailleurs (3), les communautés religieuses sont comme des systèmes écologiques destinés à porter de curieuses formes de

vie. Une espèce rare de grenouille aura besoin de son propre écosystème pour s'épanouir et parcourir son hasardeux chemin de l'oeuf au têtard jusqu'à la grenouille. Si la grenouille est menacée d'extinction, il faut construire un environnement lui offrant sa nourriture, et les étangs et le climat dans lesquels elle puisse prospérer. La vie dominicaine requiert elle aussi son propre écosystème, si nous voulons la vivre pleinement et prêcher une parole de vie. Il ne suffit pas d'en parler; nous devons planifier activement et construire de tels écosystèmes dominicains.

C'est en premier lieu la responsabilité de chaque communauté. C'est aux frères et aux soeurs qui vivent ensemble de créer des communautés dans lesquelles nous ne nous contentons pas de survivre mais puissions nous épanouir, nous offrant mutuellement « le pain de vie et l'eau du ciel ». Tel est le sens fondamental du « projet communautaire » proposé par les trois derniers chapitres généraux. Cela ne se réalisera que si nous osons parler ensemble de ce qui nous touche le plus profondément comme êtres humains et comme dominicains. Mon espoir est que cette lettre à l'Ordre ouvrira la discussion sur certains aspects de notre vie dominicaine. Je parle de la vie apostolique, la vie affective et la vie de prière. Ce ne sont pas trois différentes parties de la vie (vie contemplative de 7 h à 7 h 30; vie apostolique de 9 h à 17 h; vie affective?). Elles appartiennent à la plénitude de toute vie véritablement humaine et dominicaine. Nicodème demande comment l'on peut renaître. C'est aussi notre question: comment nous entraider, dans cette transformation, pour devenir des apôtres de vie?

Toutes les communautés ne seront pas capables de se renouveler et d'atteindre l'idéal envisagé par nos Constitutions et récents chapitres généraux. Les provinces devront par conséquent élaborer un plan de renouvellement progressif des communautés dans lesquelles les frères puissent s'épanouir. C'est dans ces seules communautés que les jeunes frères doivent être assignés. Ce sont elles qui porteront la semence d'avenir de la vie dominicaine. Une province qui ne prévoit pas la construction de telles communautés va mourir. Une province qui a trois communautés dans lesquelles les frères s'épanouissent dans la vie dominicaine a un avenir, avec la grâce de Dieu. Une province qui a vingt communautés dans lesquelles nous nous contentons de survivre pourrait bien n'en avoir aucun.

1. LA VIE APOSTOLIQUE

1.1 Une vie déchirée

La vie dominicaine est en premier lieu apostolique. On pourrait facilement interpréter qu'un bon dominicain est toujours actif, engagé dans des « apostolats ». Mais la vie apostolique n'est pas tant ce que nous faisons que ce que nous sommes: ceux qui sont appelés à « vivre la vie des apôtres sous la forme conçue par saint Dominique » (4). Quand Diego rencontra les délégués cisterciens envoyés pour prêcher aux Albigeois, il leur dit: « Allez humblement, suivant l'exemple de notre bien-aimé Maître, enseignant et agissant, voyageant à pied sans or ni argent, en toute chose imitant la vie des apôtres. » (5) Être apôtre, c'est une vie, pas un emploi.

Et la première caractéristique de cette vie apostolique est d'être un partage de la vie du Seigneur. Les apôtres sont ceux qui l'ont accompagné « tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu au milieu de nous » (Ac 1,21). Par lui ils furent appelés, ils marchèrent avec lui, l'écoutèrent, se reposèrent et prièrent avec lui, débattirent avec lui et par lui furent envoyés au loin. Ils partagèrent la vie de celui qui est l'Emmanuel, « Dieu avec nous ». Le moment culminant de cette vie fut le partage du dernier repas, le sacrement du pain de vie. Quoique l'un d'eux partît plus tôt parce qu'il avait trop à faire.

La vie apostolique est donc pour nous bien plus que les divers apostolats que nous menons. C'est un mode de vie. Yves Congar, op écrivait de la prédication que c'est une « vocation qui est la substance de ma vie et de mon être » (6). Si les exigences de l'apostolat impliquent que nous n'ayons pas le temps de prier et manger avec nos frères, de partager leurs vies, alors, tout actifs que nous puissions être, nous ne serons pas des apôtres dans le plein sens du terme. Maître Eckhart écrivait: « Les gens ne devraient pas tant se préoccuper

de ce qu'ils doivent faire; ils feraient mieux de s'occuper de ce qu'ils doivent être. Si nous-mêmes et notre manière d'être sommes bons, ce que nous ferons rayonnera » (7). Dominique était un prêcheur de tout son être.

Mais cette vie apostolique nous déchire nécessairement. C'est là sa douleur et la source de sa fertilité. Car la Parole de Dieu, dont les apôtres partagent la vie, s'étend à tout ce qui est le plus éloigné de Dieu et l'embrasse. Selon Maître Eckhart, la Parole continue à ne faire qu'un avec le Père tout en se déversant de par le monde. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger. La vie de Dieu est tendue, ouverte jusqu'à faire la place pour tout ce que nous sommes; Il devient semblable à nous en toute chose sauf le péché. Il prend sur lui nos doutes et nos peurs; Il pénètre notre expérience de l'absurde, ce désert où toute signification s'est perdue.

Aussi, pour nous, vivre pleinement la vie apostolique, c'est découvrir que nous aussi sommes ouverts, déchirés. Être prêcheur, ce n'est pas seulement parler de Dieu aux gens. C'est porter au sein même de nos vies cette distance entre la vie de Dieu et ce qui en est le plus éloigné, aliéné et blessé. Nous n'avons une parole d'espérance que si nous entrevoyons de l'intérieur la souffrance et le désespoir de ceux à qui nous prêchons. Nous n'avons pas pour eux de paroles de compassion sans connaître en quelque sorte comme nôtres leurs échecs et leurs tentations. Nous n'avons pas de parole qui propose un sens à la vie des gens à moins d'avoir été touchés par leurs doutes et d'avoir entrevu l'abîme. Je pense à certains de mes frères français, qui après une journée d'enseignement théologique et de recherche, vont arpenter les trottoirs, de nuit, à la rencontre des prostituées pour écouter leurs peines et leurs souffrances, et leur offrir une parole d'espoir. Pas étonnant que depuis le début, nous, dominicains, ayons mauvaise réputation! C'est un des risques de la vocation. Giordano da Rivilto, au XIVe siècle, disait aux gens de ne pas être trop durs avec les frères s'ils étaient un peu « crasseux ». Cela fait partie de notre vocation: « À être là au milieu des gens, à regarder les choses du monde, c'est impossible qu'ils ne se salissent pas un peu. Ce sont des hommes en chair et en os comme vous, et dans la fraîcheur de la jeunesse; c'est encore une merveille qu'ils soient aussi propres. Ce n'est pas ici la place des moines! » (8)

La vie apostolique ne nous offre donc pas un « style de vie » équilibré et sain, avec de bonnes perspectives en terme de carrière. Car elle nous déséquilibre, nous renverse dans ce qui est le plus « autre ». Si nous partageons la vie de la Parole de Dieu de cette manière, nous sommes creusés, ouverts tout grand, afin de faire la place et le silence nécessaires à la naissance d'une nouvelle parole, comme pour la première fois. Nous sommes des gens de foi qui ouvrons tout grand nos coeurs à ceux qui ne croient pas. Parfois, nous douterons nous-mêmes de ce que tout cela signifie. Nous sommes comme les apôtres, qui furent convoqués par le Christ et marchèrent vers Jérusalem avec lui, sachant que lui seul détenait les paroles de la vie éternelle. Et pourtant ils discutèrent qui était le plus grand, et n'avaient bien souvent aucune idée d'où ils allaient.

Aussi la vie apostolique nous invite-t-elle à vivre une tension. Nous avons promis de construire notre vie avec nos frères et soeurs dominicains. « Pour nous désormais, être humain, être nous-mêmes, c'est être l'un des frères prêcheurs, nous n'avons pas d'autre histoire » (9). Là est notre demeure et nous ne pouvons en avoir d'autre. Mais l'élan de la vie apostolique nous propulse dans des mondes différents. Il a mené nombre de nos frères dans le monde de l'industrie, le monde des usines et des syndicats. Il en conduit d'autres aux universités. Il nous entraîne dans le monde cybernétique d'Internet. Un nouveau projet des dominicains français, *Jubilatio*, nous emmène dans le monde des jeunes. Un projet au Bénin nous fait entrer dans le monde de l'agriculture écologique. Nous sommes présents dans le monde de l'Islam et celui du judaïsme. Cette tension peut nous déchirer, nous ouvrir tout grand, afin que la seule vie que nous ayons ne soit pas construite ou planifiée par nous, mais reçue comme un don quotidien, « pain de vie » que promettait Dominique.

1.2 Le travail dans la société contemporaine

Dans notre société contemporaine, cette tension se transforme facilement en simple division. Nous pouvons devenir des personnes à double vie, notre vie de dominicain dans

notre communauté et la vie vécue dans nos apostolats. Ceci est dû à la manière dont le travail est perçu de nos jours. Et quand cela se produit, alors, la belle, la douloureuse, la fertile tension au coeur de la vie apostolique se brise, et nous risquons de n'être plus que des gens qui travaillent, et rentrent le soir dans un hôtel qui se trouve être religieux. Voyons pourquoi cela constitue un défi particulier que nous devons affronter aujourd'hui.

a) La fragmentation de notre vie

La société occidentale contemporaine fragmente la vie. La semaine est séparée du week-end, le travail des loisirs, la vie active de la retraite, du moins pour ceux qui ont la chance d'avoir un emploi. On peut être professeur d'histoire le jour, parent le soir et chrétien le dimanche. Cette fragmentation nous rend difficile de vivre des vies unifiées, formant un tout. Les dominicains ont une variété de manières de prêcher quasi infinie. Nous sommes prêtres de paroisse et professeurs, travailleurs sociaux et aumôniers d'hôpitaux, poètes et peintres. Comment vivons-nous ces apostolats en tant que frères, membres de nos communautés, frères et soeurs consacrés? Je me souviens avoir été touché par un jeune dominicain journaliste qui me faisait part de ses difficultés à vivre dans l'univers des médias. Le jour, il vivait dans un monde, avec ses présupposés moraux, son « style de vie ». Le soir, il rentrait dans sa communauté religieuse. Comment faire pour être un: frère et journaliste? Quand nous rentrons dans notre communauté le soir, comme tout le monde dans le reste de la société, nous voulons fermer la porte sur les poids de la journée. Ce que nous faisons au travail est « une autre vie ».

b) La professionnalisation du travail

De plus en plus, le travail est professionnalisé. Pour la prédication de l'Évangile, il nous arrive souvent de devenir des professionnels qualifiés. Il est même possible d'obtenir un diplôme de prédication ou un doctorat d'études pastorales. Aucun de ceux que Jésus appela n'avait son diplôme d'apôtre! Non qu'il y ait à redire à cette professionnalisation. Nous devons être tout aussi qualifiés et professionnels que ceux avec qui nous travaillons. Et pourtant nous devons être conscients des séductions de devenir un « professionnel ». Cela apporte statut et position sociale. Cela nous situe dans une société stratifiée. Cela donne une identité et nous invite à un mode de vie. Éventuellement nous ramenons un salaire à la communauté. Comment ce docteur, ce professeur, ce pasteur, fera-t-il pour être un mendiant, un frère ou une soeur itinérant(e)? Notre profession nous enferme-t-elle dans un étroit sentier, avec une promotion pour tout horizon? Nous laisse-t-elle libres pour les exigences inattendues de nos frères et de Dieu?

c) L'éthique du travail

Enfin, dans la société occidentale, c'est l'éthique du travail qui triomphe. C'est lui qui justifie l'existence. Le salut non par les oeuvres mais par le travail. Les chômeurs sont exclus du Royaume. Quoi que nous prêchions, ce fiévreux activisme si souvent rencontré dans l'Ordre pourrait suggérer que nous aussi, parfois, croyons pouvoir nous sauver par ce que nous faisons. Nous louons en Dominique le *Praedicator Gratiae*, mais si nous prêchons que le salut est un don, est-ce bien là ce que nous vivons? Vivons-nous comme ceux pour qui la vie, la plénitude de la vie, est un don ? Est-ce ainsi que nous regardons nos frères? Entrons-nous en compétition pour faire voir à quel point nous sommes occupés et importants ?

1.3 Le désert de l'absurde

Donc, être prêcheur, c'est voir sa vie descellée. Nous avons en quelque sorte à partager l'Exode de la Parole de Dieu, qui vient du Père embrasser tout ce qui est humain. Parfois cet Exode peut nous entraîner dans le désert, sans nulle apparence de déboucher sur la Terre Promise. Il peut nous arriver d'être comme Job qui s'assied sur le tas de fumier et proclame que son Rédempteur est vivant. Sinon que parfois nous nous asseyons seulement sur le tas de fumier. Si nous nous laissons entamer par les doutes et les croyances de nos

contemporains, nous pouvons nous retrouver dans un désert au milieu duquel l'évangile n'a plus de sens. « Il a dressé sur ma route un mur infranchissable » (Job 19,8).

La crise fondamentale de notre société est peut-être celle du sens. La violence, la corruption et la drogue sont les symptômes d'un malaise plus profond, la soif d'un sens à notre existence humaine. Pour faire de nous des prêcheurs, Dieu peut nous conduire dans ce désert. Là s'évanouissent nos vieilles certitudes, et le Dieu que nous connaissions et aimions disparaît. Il nous faut alors partager la nuit obscure de Gethsémani, quand tout semble absurde et insensé, et quand le Père se montre absent. Et pourtant, c'est seulement en nous laissant porter jusque là, où plus rien n'a aucun sens, que nous pourrions entendre la Parole de grâce que Dieu offre à notre temps. « La grâce apparaît lorsque nous traversons le désespoir pour affirmer la louange » [\(10\)](#).

Confrontés au vide, nous pouvons être tentés de le remplir, par des platitudes que nous croyons à demi, par des substituts du Dieu vivant. Le fondamentalisme que nous observons si souvent dans l'Église aujourd'hui est peut-être la réaction effrayée de ceux qui se sont retrouvés à l'entrée de ce désert, mais n'ont pas osé l'endurer. Le désert est un lieu de silence terrifiant, que nous essaierons peut-être de couvrir en ressortant de vieilles formules assénées avec une terrible sincérité. Mais le Seigneur nous conduit dans le désert pour nous montrer sa gloire. Aussi, dit Maître Eckhart: « Tenez bon, et ne vacillez pas devant votre vide » [\(11\)](#).

1.4 Les communautés de vie apostolique

Comment nos communautés peuvent-elles nous soutenir dans cette vie apostolique? Comment pouvons-nous nous entraider lorsqu'un frère ou une soeur se trouve dans ce désert, où absolument plus rien n'a de sens?

a) L'apôtre est l'envoyé. Les apôtres n'ont pas postulé pour l'emploi! Nous donnons nos vies à l'Ordre pour pouvoir être envoyés en mission pour lui. Dans la plupart des communautés dominicaines existe ce rythme régulier de sortir le matin et rentrer le soir. Mais nous n'allons pas juste travailler, comme un professionnel sortant de chez lui. C'est la communauté qui nous envoie. Et « à leur retour, les apôtres lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait » (Lc 9,10). Écoutons-nous ce que nos frères ont fait durant la journée, à leur retour le soir? Leur donnons-nous l'occasion de partager les défis qu'ils rencontrent dans leurs apostolats? Ils sont à l'extérieur, dans les paroisses ou les salles de classe, pour nous, de notre part, pour nous représenter. La communauté est là présente en ce frère ou cette soeur.

Comment faire pour que les prières que nous partageons matin et soir ne soient pas juste l'accomplissement commun d'une obligation, mais fassent partie du rythme d'une communauté qui envoie ses membres au dehors et les accueille à leur retour? Prions-nous pour nos frères et avec eux dans leurs apostolats? Dans le cas contraire, comment dire notre communauté « apostolique »? Elle peut n'être plus qu'un hôtel.

Le chapitre général de Caleruega a fourni d'excellentes et très claires suggestions sur la manière dont les communautés peuvent planifier et évaluer leur mission commune, afin que les frères progressent dans un véritable sentiment de collaboration. Je demande fortement à toutes les communautés de mettre en oeuvre ces recommandations (n° 44).

b) Dans nos communautés, nous devrions pouvoir partager et notre foi et nos doutes. Pour la plupart d'entre nous, en particulier ceux qui entrent dans l'Ordre aujourd'hui, il ne suffit pas simplement de réciter les psaumes ensemble. Nous avons besoin de partager la foi qui nous a amenés dans l'Ordre et nous soutient maintenant. C'est là le fondement de notre fraternité. Peut-être ne réussissons-nous à faire que de timides tentatives, mais même dans ce cas, nous pouvons offrir à nos frères et soeurs « le pain de vie et l'eau du ciel ». Les chapitres généraux recommandent fréquemment qu'il soit prêché à l'occasion de chaque

liturgie publique. La raison n'en est pas simplement que nous sommes l'Ordre des Prêcheurs, mais aussi que nous puissions partager notre foi.

Nous devons aussi pouvoir partager nos doutes. C'est plus encore quand un frère entre dans ce désert où plus rien n'a de sens que nous devons le laisser parler. Nous devons respecter son combat et ne jamais l'humilier. Qu'un frère ose partager ces moments de ténèbres et d'incompréhension, si nous osons l'écouter, et cela peut devenir le don le plus immense qu'il nous offrira jamais. Le Seigneur conduit parfois un frère dans l'obscurité de la nuit de Gethsémani. Irons-nous dormir tandis qu'il lutte? Rien ne lie plus étroitement une communauté qu'un combat pour atteindre ensemble la foi. Que cela se passe dans une faculté de théologie ou un pauvre barrio d'Amérique Latine. En luttant ensemble pour donner du sens à qui nous sommes, et au fait que nous soyons appelés à la lumière de l'évangile, nous serons assurément surpris par ce Dieu toujours nouveau et inattendu. Nous pourrions même avoir la surprise de nous rencontrer et nous découvrir les uns les autres, comme pour la première fois.

2. LA VIE AFFECTIVE

2.1 En ceci consiste l'amour

« En ceci consiste l'amour: ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime de propitiation pour nos péchés. Bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres » (1 Jn 4, 10ss).

La vie apostolique tout entière est un partage de cet amour rédempteur de Dieu pour l'humanité. Si tel n'est pas le cas, notre prédication devient, au mieux, un emploi, et au pire, un exercice de manipulation des autres, la propagation d'une idéologie. Peut-être les églises sont-elles vides dans certains pays parce que la prédication de l'évangile est considérée comme un exercice de contrôle plus que comme l'expression de l'amour illimité de Dieu. Aussi devenir vivant, vivant en abondance, en prêcheurs, signifie découvrir comment bien aimer. « Ma vocation, c'est l'Amour » [\(12\)](#).

Mais on peut retourner l'idée: pour nous, dominicains, apprendre à aimer ne peut aller sans être gagnés par le mystère de la rédemption de l'humanité par Dieu. Voilà notre école de l'amour. Actuellement, les formateurs religieux du monde entier commencent à affronter la question de l'« affectivité », un mot que je n'aime pas. Comment former ceux qui entreront dans l'Ordre de sorte qu'ils sachent aimer bien et complètement, en religieux chastes? La plupart d'entre nous n'ont eu aucune formation, ou très peu, pour faire face à nos émotions, notre sexualité, notre soif d'aimer et d'être aimés. Je ne me souviens pas avoir jamais reçu la moindre formation dans ce domaine. Il semblait acquis, ou peut-être l'espérait-on nerveusement, qu'une bonne course à pied et une douche froide résoudrait le « problème ». Hélas, je ne peux pas courir et je déteste les douches froides!

Dans cette lettre, je ne discuterai pas de problèmes touchant spécifiquement à la formation et l'affectivité, car j'espère qu'une lettre à l'Ordre abordera prochainement le thème de la formation. Je dirai juste ceci. Il ne suffit pas d'espérer que tout se passera bien si nous recrutons de jeunes hommes et femmes équilibrés, libres de tout désordre émotionnel apparent. Est-ce que des gens équilibrés donneraient leur vie pour leurs amis? Est-ce qu'ils laisseraient les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller chercher celle qui s'est égarée? Est-ce qu'ils iraient boire et manger avec des prostituées et des pécheurs? J'ai bien peur qu'ils ne soient trop raisonnables. Commentant l'évangile selon saint Jean, saint Augustin écrivait: « Montre moi quelqu'un qui aime, car il comprend ce que je dis. » [\(13\)](#) Seuls ceux qui sont capables d'amour pourront comprendre la passion de la vie apostolique. Si nous ne nous laissons pas emporter par la vague de cet immense amour, toutes nos tentatives pour être chastes pourraient bien se terminer en exercices de contrôle. Nous pouvons y réussir, mais au risque de faire grand tort à nous-mêmes. Nous pouvons échouer, au risque de causer de terribles torts à autrui. Aussi, à moins que notre élan apostolique et notre capacité d'amour ne

s'intègrent profondément, ils deviennent une affaire de contrôle, soit des autres soit de nous-mêmes. Jésus, lui, a abandonné tout contrôle sur sa vie, et l'a placée entre nos mains.

2.2 « Nul n'a plus grand amour que celui-ci: donner sa vie pour ses amis. » (Jn 15,13)

Aimer l'humanité peut être tout à fait admirable, mais peut paraître un substitut pâle et abstrait de cet amour profond et personnel dont nous avons parfois une telle soif. Est-ce vraiment suffisant? Et nous pouvons ressentir ceci d'autant plus fort dans la société contemporaine pour laquelle le modèle d'amour dominant est l'amour sexuel passionné entre un homme et une femme. Lorsque nous éprouvons cette nécessité puissante, pouvons-nous nous satisfaire de l'amour de l'humanité?

Cet amour passionné des époux est bien de fait un besoin humain profond, et j'en dirai quelques mots plus loin. Il peut aussi être une image de notre relation à Dieu, par exemple dans les commentaires médiévaux du *Cantique des Cantiques*. Mais il existe une autre tradition complémentaire, peut-être plus typiquement dominicaine. Elle se situe au coeur de l'évangile de Jean. « Nul n'a plus grand amour que celui-ci: donner sa vie pour ses amis. » Ainsi, voilà à quoi ressemble le mystère de l'amour, on donne sa vie pour ses amis. Nous trouvons là un amour profondément passionné, dans les relations de Jésus avec les disciples, avec les prostituées et les publicains, les malades et les lépreux, et même avec les Pharisiens. Cette passion est consommée dans la passion menant au Golgotha. N'est-ce pas aussi passionné que n'importe quelle histoire d'amour?

Notre société trouvera peut-être notre manière d'aimer incompréhensible, puisque nous avons apparemment rejeté l'expérience typique de l'amour, l'union sexuelle avec une autre personne. Nous-mêmes, peut-être ressentirons-nous parfois que nous avons manqué « la grande expérience », et que nous n'avons pas vécu. Mais saint Thomas d'Aquin nous a enseigné qu'au coeur de la vie du Dieu qui est amour se trouve l'amitié, l'ineffable amitié du Père et du Fils, qui est l'Esprit. Pour nous, vivre, devenir ineffablement vivants, c'est trouver notre demeure dans cette amitié et en être transformés. Elle se répandra sur tout ce que nous faisons et tout ce que nous sommes. Comme l'a écrit Don Goergen op: « Le célibat ne rend aucun témoignage. Mais les célibataires, si. » (14) Nous rendons témoignage au Royaume si l'on nous voit comme des gens dont la chasteté les rend libres de vivre.

Nos communautés doivent être des écoles d'amitié. Mourant, saint Hyacinthe répéta les mots de saint Dominique aux frères: « Ayez la bonté et la douceur (*dulcedo*) du coeur; Gardez l'amour de Dieu et la charité fraternelle. » (15) Sommes-nous toujours assez bons et doux de coeur les uns envers les autres? Dans la vie religieuse, on voit souvent une peur de l'amitié, mais peut-être est-elle moins présente dans la tradition dominicaine. Dès le commencement, ont existé des amitiés profondes et pleines d'amour: celle de Dominique pour ses frères et soeurs; celle de Jourdain de Saxe pour sa bien-aimée Diane et pour Henri; celle de Catherine de Sienne et Raymond de Capoue. Je me souviens d'un vieux dominicain disant lors d'un chapitre, quand j'étais jeune: « Je n'ai rien contre les amitiés particulières; c'est aux inimitiés particulières que je m'oppose! » Cette amitié n'est jamais exclusive, mais profondément formatrice, nous libérant douloureusement et lentement de tout ce qui est dominateur ou possessif, de tout ce qui est condescendant ou méprisant. S'il est partage de la vie de la Trinité, cet amour élèvera l'autre à égalité et le libérera. Comme Bede Jarrett, op, provincial d'Angleterre, l'a écrit en 1932: « Ô Chère amitié, quel don de Dieu! N'en dites pas de mal. Au contraire, louez son Créateur et Modèle, la Bienheureuse Trinité » (16). Si cette amitié est véritablement celle de Dieu, alors elle nous propulsera dans la mission de prédication de la bonne nouvelle.

L'aboutissement de notre amour sera une dépossession. Ceux que nous aimons, nous devons les laisser partir; nous devons les laisser être. Mon amour donne-t-il à ceux que j'aime la liberté de faire leur propre vie, et me laisse-t-il libre pour la mission de l'Ordre? Mon amour pour cette femme, par exemple, l'aide-t-il à croître en amour pour son mari, ou bien suis-je en train de lier sa vie à la mienne et de la rendre dépendante? Cette douloureuse mais libératrice dépossession nous invite à passer au second plan dans la vie de ceux que nous aimons. Nous devons nous apercevoir que nous disparaissions du centre de leur vie, de sorte

qu'ils puissent nous oublier et être libres, libres pour quelqu'un d'autre, libres pour Dieu. C'est la chose la plus difficile de toutes, mais je crois fermement qu'elle peut nous donner plus de joie que nous ne saurions le dire ou l'imaginer. C'est lorsque nos flancs sont grands-ouverts que peut jaillir l'eau vive.

L'un des magnifiques exemples de notre tradition dominicaine est certainement celui de l'amour entre le bienheureux Jourdain de Saxe, successeur de Dominique comme Maître de l'Ordre, et la moniale dominicaine, bienheureuse Diane d'Andalò. Il est évident qu'ils s'aimaient profondément l'un l'autre. Combien de Maîtres de l'Ordre ont écrit avec une telle ouverture de cœur à une femme? « Ne suis-je pas à vous, ne suis-je pas avec vous: à vous dans le travail, à vous dans le repos; à vous lorsque je suis avec vous, à vous lorsque je suis au loin? » (17) Et il est clair qu'elle lui a beaucoup appris sur comment aimer. Mais dans ses lettres, Jourdain la « donne » toujours au Seigneur. Il est l'ami du marié, dont le rôle est d'accompagner la mariée à son époux: « Pensez à Lui ». « Ce qui vous manque parce que je ne puis être auprès de vous, compensez-le par la compagnie d'un meilleur ami, votre époux Jésus Christ, que vous avez auprès de vous plus constamment, en esprit et en vérité, et qui vous parle plus doucement et pour de bien meilleurs fruits que ne le fait Jourdain. » (18)

Nous devons même, en un certain sens, être dépossédés de nos propres familles. Nous allons, à juste titre, continuer à les aimer et être heureux de leur amour pour nous, mais une fois faite notre profession dans l'Ordre, nous devons être libres d'aller là où la mission de l'Ordre nous requiert, même si c'est loin de nos foyers familiaux. Cela fait partie de notre pauvreté. Désormais, notre première appartenance est l'Ordre et la prédication de l'évangile.

2.3. La sexualité, le corps et le désir

a) Un idéal inaccessible?

C'est une idée magnifique, mais qui peut sembler lointaine et inaccessible. Dans notre combat avec le désir sexuel, avec les fantasmes et les désirs de possession, cette amitié désintéressée peut paraître hors de notre portée. Les médias nous assurent chaque jour que cet idéal est « irréaliste ». Mais Dieu ne transforme pas l'humanité en nous invitant à grimper péniblement jusqu'au paradis. La vie divine vient à nous là où nous sommes, chair et sang. Jésus commande à Zachée de descendre de l'arbre pour le rejoindre sur le sol. La Parole se fait corps, prend sur elle nos désirs, notre passion, notre sexualité. Pour rencontrer le Seigneur et être guéri, nous devons nous aussi nous incarner, dans les corps que nous sommes, avec toutes nos passions, avec nos blessures et nos appétits.

Nous partons de qui nous sommes et ce que nous sommes. Quand on nous revêt de l'habit, nous apportons à l'Ordre cette personne, fruit d'une histoire et porteuse de ses blessures. C'est elle que le Seigneur a appelée, et pas quelque être humain idéal. Nous venons avec les cicatrices de l'expérience passée, peut-être avec les souvenirs encore à vif d'échecs amoureux, d'abus subis, d'expériences sexuelles. Nos familles nous ont enseigné à aimer; elles nous ont parfois aussi infligé des blessures qui prendront longtemps à guérir. Grandir dans cet amour semblable à celui du Christ prend du temps, et ce temps nous est donné. C'est un don et Dieu offre toujours ses dons dans la durée. Il a mis des siècles à former son peuple, préparer la voie pour la naissance de son Fils. Dieu nous donne vie, patiemment, pas en un instant. Si nous acceptons ses dons, nous devons accepter la manière dont Dieu donne, « je ne vous donne pas comme le monde donne » (Jn 14,27). Accepter ce don du temps est peut-être tout particulièrement important pour notre société, dans laquelle l'adolescence est prolongée, et où ce n'est que tardivement que la plupart d'entre nous arrivent à la maturité. Nous devons partir de nos désirs, de nos appétits, de notre corps. Nous ne sommes ni des anges ni des bêtes, mais faits de chair, de sang et d'esprit, destinés au Royaume. Mais, comme l'a dit Pascal, si nous commettons l'erreur de penser que nous sommes des anges, c'est alors que nous deviendrons des bêtes.

b) Le désir

« J'ôterai de votre chair le coeur de pierre et je vous donnerai un coeur de chair. » (Ez 36,26) Pour que nos coeurs deviennent de chair, nous devons laisser transformer nos désirs.

Quels sont les désirs qui modèlent notre coeur, et que nous dissimulons aux autres, peut-être même à nous-mêmes? « Aucun de nous n'est à lui-même si transparent qu'il sache parfaitement ce qui lui tient vraiment à coeur. » (19). Tant que nous ne regarderons pas carrément nos désirs en face et n'apprendrons pas à bien désirer, nous serons donc sujets à leur contrôle et par conséquent prisonniers d'eux. C'est particulièrement difficile dans une société toute dévouée à la culture du désir. Notre société ne meurt pas de faim mais d'un excès de désir. La moindre publicité nous encourage à désirer plus, sans cesse, infiniment. Le monde se consume d'un désir immodéré, vorace, qui pourrait bien nous consommer tous. Un désir sexuel effréné est juste symptomatique de la manière dont on nous apprend à considérer le monde comme bon à être pris et consommé.

En premier lieu, cet amour qu'est l'amitié nous invite à voir les autres sans en rechercher la possession. Nous sommes heureux avec eux sans viser à la propriété. Il est difficile d'atteindre à cette liberté de coeur en restant captivé par la culture de marché, dans laquelle tout est là pour être acheté et utilisé, même les autres personnes. Aussi la véritable amitié nous demande-t-elle de rompre avec la culture dominante de notre temps. Nous devons apprendre à regarder avec clarté, avec des yeux qui ne dévorent pas les autres ni le monde. Saint Thomas écrivait: « *Ubi amor, ibi oculus*. Où il y a l'amour, il y a l'oeil. » (20) Il dit que quand nous convoitons, nous regardons l'autre comme le lion regarde le cerf, comme un repas à dévorer. L'amour est par conséquent inséparable d'une vraie pauvreté de coeur. Comme le demandait William Blake: « Se peut-il que soit Amour, ce qui boit l'autre comme une éponge boit l'eau? » (21)

Aussi la guérison du désir nécessite une manière différente de regarder le monde, une véritable pauvreté. Et quelle sorte de sens la chasteté pourrait-elle bien signifier si nous demeurions tout aussi « acquéreurs » dans les autres domaines? Comme l'a écrit Don Goergen, op: « Si je prends part à la société de consommation, défends le capitalisme, tolère le machisme, crois que la société occidentale est supérieure aux autres, et suis abstinent sexuellement, je témoigne simplement en faveur de ce que nous soutenons: le capitalisme, le sexisme, l'arrogance occidentale, et l'abstinence sexuelle. Cette dernière ne saurait guère être profondément significative et l'on comprend bien qu'elle soit mise en cause. » (22)

Nous avons aussi besoin d'envisager clairement la sexualité et de nous affranchir de la mythologie sexuelle de la société contemporaine. Nous devons démythifier la sexualité. D'un côté, une relation sexuelle est généralement considérée comme le point culminant de tous nos appétits de communion et la seule échappatoire à la solitude. On l'a appelée le dernier sacrement de transcendance restant, le seul signe que nous existons pour quelqu'un d'autre, ou même que nous existons tout court. Ne pas avoir de relation sexuelle est par conséquent être à moitié mort. D'un autre côté, la sexualité est banalisée. Une dame anglaise déclarait récemment que ce n'est pas plus important que de prendre une tasse de thé. C'est cette association de la déification de la sexualité et de sa banalisation qui rend le célibat si dur à supporter. On nous dit à la fois que c'est indispensable, et que c'est à faire sans devoir y songer un instant. La rééducation de nos coeurs humains exige que nous considérions clairement la sexualité. Elle est bien en effet un magnifique sacrement de communion avec une autre personne, le don de soi-même, et elle ne peut donc en aucun cas être banalisée. Mais il y a d'autres moyens d'aimer pleinement et complètement, aussi son absence ne nous condamne-t-elle pas à l'isolement et la solitude.

Enfin, face aux insatiables désirs du marché, nous sommes invités non pas à la répression, mais à une soif bien plus grande. Nous sommes des gens passionnés, et tuer toute passion serait nous rabougir et dessécher notre humanité. Cela ferait de nous des prêcheurs de mort. Au contraire, nous devons être libérés en des désirs plus profonds, désirs de la bonté illimitée de Dieu. Comme le dit Oshida, dominicain japonais, nous implorons Dieu de se faire irrésistible. Si nos désirs font fausse route, ce n'est pas que nous demandions trop, mais parce que nous nous sommes contentés de trop peu, de satisfactions trop minuscules. « L'idéal pour nous est de ne pas contrôler du tout nos appétits, mais de leur

lâcher totalement la bride dans le sillage d'un appétit de Dieu incontrôlé. » (23) Les publicités qui bordent nos routes nous invitent à combattre les uns contre les autres et nous piétiner mutuellement dans une compétition pour satisfaire nos désirs sans fin; notre Dieu offre la satisfaction d'un désir infini, libre et offert. Désirons plus profondément.

Cette transformation du désir impliquera sans doute quelque ascèse. C'est une conclusion à laquelle j'ai longtemps résisté! Dominique est sûrement parvenu à sa liberté, sa spontanéité, sa légèreté de cœur, en partie parce qu'il était modéré, mangeait et buvait peu. Il festoyait avec ses frères mais il jeûnait aussi. Il existe une ascèse qui n'est pas un rejet manichéen du monde de Dieu, mais nous enseigne à trouver en elle un plaisir juste. « Il s'agit de renoncer, non pas au désir lui-même -ce qui serait inhumain-, mais à sa violence. Il s'agit de mourir à la violence du plaisir, à sa toute-puissance. » (24). La mesure modère nos appétits face aux besoins réels de notre corps, et nous sauve ainsi des illusions du fantasme et de la tyrannie du désir.

c) Le corps

Je ne peux avoir une relation mature à ma sexualité tant que je n'ai pas appris à accepter les corps humains, le mien et celui des autres, et même à en être heureux. C'est là le corps que j'ai, et que je suis, qui devient vieux, gros, qui perd ses cheveux, évidemment mortel. Je dois me sentir à l'aise avec le corps des autres, les beaux comme les laids, les malades comme les bien portants, les vieux comme les jeunes, les hommes comme les femmes. Saint Dominique fonda l'Ordre pour sauver les gens de la tragédie d'une religion dualiste qui condamnait comme mauvais ce monde de la création. Au cœur de notre tradition se trouve dès les origines une appréciation de la corporalité. C'est là que Dieu vient à notre rencontre pour nous racheter, se faisant être humain, comme nous, chair et sang. Le sacrement central de notre foi est le partage de son corps; notre espérance finale est la résurrection des corps. Le vœu de chasteté n'est pas une fuite hors de notre existence corporelle. Si Dieu s'est fait chair et sang, et bien nous pouvons oser le faire également.

Nous découvrons ce que signifie pour nous être un corps dans cet apogée de la vie de Jésus, lorsqu'il nous donne son corps: « Ceci est mon corps donné pour vous. » Nous voyons là que le corps n'est pas simplement un morceau de viande, un sac de muscles, de sang et de graisse. L'Eucharistie nous montre la vocation de nos corps humains: nous en faire don mutuellement, la possibilité de la communion.

L'immense souffrance du célibat est que nous renonçons à un moment d'intense corporalité, où les corps se donnent mutuellement sans réserve. C'est là que l'on peut voir le corps dans son identité profonde, non pas comme un morceau de viande mais comme le sacrement de présence. Cet acte sexuel exprime notre désir profond de partager nos vies, et lui donne chair et sang. C'est pourquoi il est un sacrement de l'unité du Christ avec l'Église. Nous aussi, religieux, pouvons à notre manière rendre le Christ présent dans notre corporalité. Le prêcheur exprime la Parole, non seulement par ses mots, mais en tout ce qu'il ou elle est. La compassion de Dieu vise à devenir chair et sang en nous, dans notre tendresse, jusque dans nos visages.

Dans l'Ancien Testament, on trouve souvent la prière que le visage de Dieu rayonne sur nous. Cette prière a en fin de compte reçu sa réponse sous la forme d'un visage humain, le visage du Christ. Il regarde le jeune homme riche, il l'aime et lui demande de le suivre; il regarde Pierre dans la cour après son reniement; il regarde Marie-Madeleine dans le jardin et l'appelle par son nom. En tant que prêcheurs, chair et sang, nous pouvons donner corps à ce regard de compassion de Dieu. Notre corporalité n'est pas exclue de notre vocation. « Et l'homme qui est à la fois un prêcheur et un frère peut apprendre, douloureusement et probablement par à-coups, ce que signifie être un visage pour Dieu, précisément en ayant un visage humain, un visage qui peut sourire et rire et pleurer et montrer son ennui... C'est dans toute notre unicité et notre individualité, éternellement valables et désirées par Dieu, que nous sommes aussi la révélation, la manifestation, l'expression de Celui qui est La Parole sortie de toute éternité du silence de Dieu. » (25)

La véritable pureté de coeur ne consiste pas à s'être libéré de toute contamination par ce monde. Il s'agit bien plus d'être pleinement présent à ce que nous faisons et ce que nous sommes, d'avoir un visage et un corps qui nous expriment, au-delà de la tromperie et duplicité. Les coeurs purs ne se dissimulent pas derrière leur visage, guettant avec méfiance. Leurs visages sont transparents, sans défense, dans la nudité et la vulnérabilité du Christ. Ils ont sa liberté et sa spontanéité. « Seul un coeur pur peut rire en une liberté qui crée la liberté chez les autres. » [\(26\)](#)

d) Donner vie

Ce qui me manque plus que tout peut-être, c'est de ne pas avoir eu d'enfants. Et si je le ressens ainsi, en tant qu'homme, que signifiera pour une femme n'avoir pas donné naissance ? C'est là un désir fondamental que nous devons reconnaître. Mais si notre vie apostolique est emportée dans le fertile amour de Dieu pour l'humanité, alors, nous serons féconds. Maître Eckhart dit que l'amour de Dieu en nous est vert et fertile. Dieu est en nous « toujours verdoyant et fleurissant dans toute la joie et toute la gloire qu'il est en lui-même » [\(27\)](#). « Le but primordial de Dieu est de donner naissance. Il n'est satisfait que lorsqu'il a engendré son Fils en nous. Et l'âme non plus ne saurait être satisfaite tant que le Fils n'est pas né en elle. » [\(28\)](#)

Il appartient à notre amour des frères et soeurs de pouvoir les aider à être féconds. La vie apostolique n'est pas une simple question d'acharnement au travail. Si nos apostolats sont vivants de l'abondance de la vie même de Dieu, c'est alors que nous partagerons sa créativité.

Mais être parents, c'est passer par la joie et la douleur de laisser partir nos enfants. L'état de parent atteint son accomplissement en donnant aux enfants leur liberté et en les laissant construire des vies différentes de ce que nous avons espéré pour eux. Nous aussi devons laisser partir ce que nous avons fait naître. Nous savons avoir été réellement féconds lorsque les projets que nous avons lancés, et pour lesquels nous avons donné notre vie, partent dans des directions nouvelles et sont aux mains d'autres personnes. C'est dur, mais la générosité des parents est de donner la liberté à leurs enfants.

2.4 Comment nous soutenir mutuellement?

Si nous laissons cet amour qu'est Dieu nous toucher, nous prendrons lentement vie. Il pourrait sembler plus sûr de rester morts, invulnérables, intouchables. Mais en est-il bien ainsi? « La nature abhorre le vide. Des choses terribles peuvent arriver à un homme au coeur vide. En dernier ressort, mieux vaut courir le risque d'un scandale de temps en temps que d'avoir un monastère -- un chœur, un réfectoire, une salle de récréation -- pleins de morts. Notre Seigneur n'a pas dit: "Moi, je suis venu pour qu'ils aient la sécurité et qu'ils l'aient en abondance." Certains d'entre nous donneraient absolument n'importe quoi pour se sentir en sécurité, sûrs de leur vie dans ce monde comme dans le prochain, mais nous ne pouvons pas avoir les deux: la sécurité ou la vie, il faut choisir. » [\(29\)](#) Si nous choisissons la vie, nous aurons besoin de communautés qui nous soutiennent dans notre venue à la vie, qui nous aident à grandir dans un amour véritablement saint, un partage des flots ruisselants de la Parole de Dieu.

a) Des communautés d'espérance

Par-dessus tout, nous devons nous offrir réciproquement espérance et miséricorde. Souvent, nous sommes amenés à l'Ordre par notre admiration des frères. Nous espérons leur devenir semblables. Bien vite, nous découvrons qu'ils sont en fait exactement comme nous, fragiles, pécheurs et égoïstes. Ce moment peut être une profonde désillusion. Je me souviens d'un novice qui se plaignait de cette triste découverte. Le maître des novices lui répondit: « Je me réjouis d'apprendre que tu ne nous admires plus. Maintenant, nous avons peut-être une chance que tu commences à nous aimer. » Le mystère rédempteur de l'amour de Dieu ne se manifeste pas dans une communauté de héros spirituels, mais dans une

communauté de frères et de soeurs qui s'encouragent mutuellement au long du voyage vers le Royaume, avec espérance et miséricorde. Le Seigneur ressuscité apparaît au sein d'une communauté d'hommes timides et sans force. Si nous voulons le rencontrer, nous devons oser être là avec eux. Jourdain de Saxe écrivait aux frères de Paris, qui étaient, c'est clair, tout à fait comme nous: « Cela ne peut pas être, que Jésus apparaisse à ceux qui se sont coupés de l'unité de la fraternité: Thomas, pour n'avoir pas été avec les autres disciples quand vint Jésus, se vit refuser de le voir: et vous iriez vous penser plus saints que Thomas? » [\(30\)](#)

Par-dessus tout, nous aurons besoin de nos communautés si nous échouons en amour. Nous échouerons par exemple parce que nous entrons dans une période de stérilité où nous nous sentons incapables du moindre amour, où nos coeurs de chair ont été remplacés par des coeurs de pierre. Alors, nous aurons besoin de nos frères et soeurs pour croire à notre place que:

« Enfouie au fin fond de soi
-- qu'importe un passé de trahison
ou combien perversi --
enfouie au fin fond de soi
la semence de l'amour demeure. » [\(31\)](#)

Nos communautés doivent être des lieux dans lesquels il n'y a pas d'accusation, « puisqu'on a jeté bas l'accusateur de nos frères » (Ap 12,10). Il peut nous arriver de pécher et sentir que nous avons anéanti notre vocation, que nous devons quitter l'Ordre honteusement. C'est alors que nos frères et soeurs devront croire pour nous en la miséricorde de Dieu quand nous trouverons peut-être dur d'y croire nous-mêmes. Si Dieu peut faire fleurir l'arbre mort de Golgotha, il peut tirer des fruits de mes fautes. Nous aurons peut-être besoin de nos frères pour croire, quand nous en serons incapables, qu'un échec n'est pas la fin de tout, mais que Dieu, dans son infinie fertilité, peut en faire une étape sur le chemin de la sainteté. Même nos péchés peuvent participer de nos maladroites tentatives pour aimer. Toutes ces années d'aventures sexuelles d'Augustin firent peut-être partie de sa quête de celui qui fut le bien-aimé, et cette chasteté ne fut pas la fin de son désir mais sa consommation.

b) La communauté et l'orientation sexuelle

C'est là que les différences culturelles sont le plus clairement visibles. Il nous faut beaucoup de délicatesse pour éviter de scandaliser ou de blesser nos frères et soeurs. Dans certaines cultures, admettre à la vie religieuse des personnes d'orientation homosexuelle est de fait impensable. Chez d'autres, c'est accepté sans problème. Tout ce qui s'écrit sur le sujet est probablement examiné à la loupe pour savoir si l'on est « pour » ou « contre » l'homosexualité. Ce n'est pas la bonne question. Ce n'est pas à nous de dire à Dieu qui appeler ou non à la vie religieuse. Le chapitre général de Caleruega a affirmé que les mêmes exigences de chasteté s'appliquent à tous les frères quelque soit leur orientation sexuelle, et par conséquent personne ne peut être exclu sur cette base. Cette question a été fort débattue à Caleruega et je suis sûr que cela va continuer.

Comment nos communautés peuvent-elles aider et soutenir les frères confrontés à la question de leur orientation sexuelle? Nous devons tout d'abord reconnaître qu'elle touche profondément le sentiment intime de qui nous sommes. C'est par conséquent une question délicate et importante pour de nombreux jeunes qui entrent dans l'Ordre, pour deux raisons. Premièrement, il y a souvent une profonde soif d'identité. Pour nombre de jeunes, la question primordiale est: « Qui suis-je? » Deuxièmement, en raison de l'adolescence prolongée qui caractérise de nombreuses cultures aujourd'hui, la question de l'orientation sexuelle n'est souvent résolue que fort tard. Nous recevons parfois des demandes de dispenses de frères qui n'ont réalisé que tardivement dans la vie qu'ils sont au fond hétérosexuels et peuvent donc se marier.

Quand un frère parvient à la conclusion qu'il est homosexuel, il est important qu'il sache qu'il est accepté et aimé tel qu'il est. Il vit peut-être dans la terreur d'être rejeté et accusé. Mais cette acceptation est du pain pour son voyage à la découverte d'une identité plus profonde, celle d'enfant de Dieu. Car aucun de nous, hétérosexuel ou homosexuel, ne trouve son identité la plus profonde dans son orientation sexuelle. Qui nous sommes au fin fond, nous le découvrons dans le Christ. « Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1 Jn 3,2) Par nos vœux, nous nous engageons à suivre le Christ, et à découvrir notre identité en lui. Cela fait partie de notre pauvreté que d'être entraînés au-delà de ces petites identités. « À la racine de tous les autres désirs possessifs, réside le désir -- en fin de compte possessif -- d'être un "moi": le désir de trouver en mon cœur non pas cet innommable abîme dans lequel, comme dans le vide, le Dieu sans nom est inévitablement submergé, mais une identité que je puisse posséder, une identité définie par la possession que j'en ai. » (32) Tout frère qui placerait son orientation sexuelle au cœur de son identité publique se tromperait sur son identité la plus profonde. Il s'arrêterait sur le bord de la route alors qu'il est appelé à marcher jusqu'à Jérusalem. Ce qui est fondamental, c'est que nous puissions aimer, et soyons donc des enfants de Dieu, et non vers qui nous sommes attirés sexuellement. Mais cela ne concerne pas seulement un sentiment personnel d'identité individuelle. Nous avons une identité réciproque de frères et de sœurs. Nous sommes responsables des conséquences sur nos frères de notre manière de nous présenter, en particulier dans un domaine aussi sensible que celui de l'orientation sexuelle.

Aussi chaque frère doit-il être accepté tel qu'il est. Mais l'émergence, à l'intérieur d'une communauté, de sous-groupes basés sur l'orientation sexuelle serait un puissant facteur de division. C'est une menace pour l'unité de la communauté; cela peut rendre plus difficile aux frères de pratiquer la chasteté à laquelle nous sommes voués. Cela peut pousser les frères à penser à eux-mêmes d'une manière qui n'est pas centrale à leur vocation de prêcheurs du Royaume, et dont ils découvriraient peut-être en fin de compte qu'elle est fautive.

c) Tomber amoureux

Quelque suprême que nous présentions la révélation par l'amitié de cet amour qui est la vie de Dieu, malgré tout, nous pouvons tomber amoureux, et il arrive que ce soit l'une des expériences les plus significatives de notre existence. Une des premières questions que l'on m'a posées en public après mon élection comme Maître de l'Ordre, durant la réunion d'une grande foule d'étudiants dominicains des Philippines, fut la suivante: « Timothy, es-tu déjà tombé amoureux? » Et la seconde question fut: « C'était avant ou après ton entrée dans l'Ordre? » Si cela arrive, nous aurons alors vraiment besoin du soutien et de l'amour de notre communauté.

Pour un frère ou une sœur qui a fait profession de sa vie dans l'Ordre, tomber amoureux est quasiment à coup sûr un moment de crise. Mais, comme Jean-Jacques Pérennès, on ne manque pas de nous le rappeler au conseil généralice, une crise est un moment d'opportunité. Elle peut être féconde. Toute expérience d'amour peut être une rencontre avec le Dieu qui est amour. Tomber amoureux peut être le moment où se déchire notre égoïsme et nous découvrons que nous ne sommes pas le centre du monde. Cela peut démolir, au moins pour un temps, ce souci de soi qui nous tue. Tomber amoureux, c'est « pour beaucoup de gens la plus extraordinaire et révélatrice expérience de leur vie, par laquelle le centre signifiant est soudain arraché au moi et l'ego rêveur se cogne à la conscience d'une réalité entièrement distincte » (33).

Après avoir passé par cette profonde expérience de « décentrement », on ne peut pas continuer simplement sa vie comme si de rien n'était. On ne peut pas faire semblant de n'avoir jamais rencontré cette personne, et de pouvoir retourner à notre ancienne vie comme si de rien n'était. Et ce peut être l'une des raisons pour lesquelles un frère qui tombe amoureux peut demander une dispense de ses vœux, car cette ancienne vie à laquelle il s'était voué est dépassée.

Alors que Thomas Merton, cistercien américain, était au sommet de sa célébrité d'auteur spirituel, il tomba amoureux fou d'une infirmière qui l'avait soigné à l'hôpital. Il écrivit dans son journal: « (J'étais) tourmenté par la réalisation progressive que nous étions amoureux et que je ne savais pas comment vivre sans elle. » (34) Comme le dit Othello à la perte de sa bien-aimée Desdémone: « C'est en elle que j'ai engrangé mon coeur, en elle que je dois vivre ou ne plus supporter de vivre, elle, la fontaine qui fait jaillir ma source ou l'assèche. »

Dans ces moments là nous ne pouvons imaginer une vie sans la personne que nous aimons et nous devons donc prier de recevoir le don d'une vie que nous ne pouvons absolument pas imaginer, une vie qui ne peut venir que comme un don de Dieu. Sur la croix, Jésus n'attend pas de vie imaginable, mais l'inconcevable et abondante vie que le Père lui donnera. Dans ces moments-là nous ne pouvons faire notre vie. Elle doit nous être donnée.

C'est tellement difficile alors de nous laisser aller entre les mains du Père, confiants que cette mort ouvrira la voie à la résurrection. Comme jamais auparavant, nous aurons besoin de nos amis et de nos frères et de nos soeurs, qui devront peut-être croire pour nous quand nous ne pourrons pas, que dans ce désert, nous pouvons rencontrer le Seigneur de vie. Peut-être ne nous étions-nous jamais senti si vivant, si vital. Peut-être sentons-nous que cet amour est ce que nous avons attendu toute notre vie. Comment prendre le risque de le perdre? Nous pouvons devenir desséché, de mauvaise humeur et frustré! À ce moment là, nous devons croire que si nous restons fidèle à nos vœux, Dieu sera fidèle aussi. Nous recevrons la vie en abondance. Le biographe de Merton dit qu'en fin de compte, l'expérience amoureuse de Merton lui a apporté « une libération intérieure, qui lui a donné un nouveau sentiment de sûreté, l'abandon de ses précautions, de ses défenses dans sa vocation et au fin fond de lui-même » (35).

Je pourrais avoir l'air de suggérer qu'une telle expérience est quasiment une étape nécessaire sur la voie de notre développement spirituel. Tel n'est pas du tout mon propos. « Nul n'a plus grand amour que celui-ci: donner sa vie pour ses amis. » Comme religieux, nous nous engageons à recevoir la plénitude de la vie dans le mystère de cette amitié dénuée de possessivité. Aussi pouvons-nous, prêtres et religieux, infliger de terribles blessures à nous-mêmes et aux autres en tombant amoureux. Les autres nous perçoivent parfois comme « sans danger » et nous-mêmes nous considérons tels. Nous pouvons facilement abuser des autres en nous livrant à une forme de « tourisme émotionnel », qui nous laisse libre de retourner à notre communauté quand les choses deviennent trop dangereuses mais en laissant éventuellement l'autre blessé, et sa confiance en l'Église, voire en Dieu, à jamais entamée.

d) Le désert de la solitude

Dans notre développement de personnes capables d'amour, nous devons parfois traverser le désert. Ce peut être parce que nous nous sentons incapables d'amour, ou parce que nous tombons amoureux, ou nous manquons à nos vœux. Si la vie apostolique nous conduit à la déroute de Gethsémani, où la vie perd toute signification, la crise en amour peut alors nous confronter à la solitude de la croix.

L'expérience de la solitude révèle sur nous-mêmes une vérité fondamentale, à savoir que seuls, nous sommes incomplets. Contrairement à la perception dominante d'une grande partie de la société occidentale, nous ne sommes pas des êtres autosuffisants, indépendants. La solitude révèle que tout seul, je ne peux pas vivre, je ne peux pas être. Je n'existe que grâce à mes relations avec les autres. Seul, je meurs. Cette solitude révèle un vide, une vacuité au coeur de ma vie. Nous pouvons être tentés de le combler par tout une série de choses, la nourriture, l'alcool, le sexe, le pouvoir ou le travail. Mais le vide demeure. L'alcool ou autre n'est qu'une soif de Dieu camouflée. Je soupçonne que nous ne pouvons pas même remplir ce vide par la présence des autres. Une pièce pleine de gens seuls ne change rien. « L'horreur de cette solitude se montre justement dans le fait que tous la partagent, nul ne peut la soulager. » (36) Quand Merton tomba amoureux, il découvrit que ce qu'il recherchait n'était peut-être pas sa bien-aimée, mais une solution à ce creux au milieu de son coeur.

Cette personne était « celle dont j'essayais le nom comme une formule magique pour briser l'emprise de l'affreuse solitude de mon coeur » (37).

En fin de compte, je soupçonne que cette solitude ne doit pas simplement être supportée. Elle doit être vécue comme une entrée dans la solitude du Christ à sa mort, qui porte et transforme toute la solitude humaine. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Si nous le faisons, le voile du temple sera arraché à moitié et nous découvrirons le Dieu qui est au coeur de notre être, nous accordant à tout moment l'existence: « *Tu autem eras interior intimo meo*. Tu es plus près de moi que moi-même. » (38) Si nous prenons sur nous la croix de la solitude et marchons avec elle, il nous sera révélé que la perception moderne du moi n'est pas exacte. La plus profonde vérité de nous-mêmes est que nous ne sommes pas seuls. Au fin fond de mon être Dieu me donne abondance de vie. Sainte Catherine se décrivait dans le Dialogue comme « demeurant dans la cellule de la connaissance de soi, afin de mieux connaître la bonté de Dieu envers (elle) ». La profonde connaissance de soi ne révèle pas le moi solitaire de l'ère moderne mais celui dont l'existence est inséparable du Dieu qui nous accorde la vie à chaque instant.

Si nous pouvons entrer dans ce désert et y rencontrer Dieu, nous deviendrons libres d'aimer sans possessivité, librement, sans domination ni manipulation. Nous pourrions regarder les autres non pas comme des solutions à nos besoins ou des réponses à notre solitude, mais simplement là pour se réjouir. « Aussi, tenez bon, et ne vacillez pas devant votre vide. » C'est au pied de la croix, là où Jésus donna l'un à l'autre sa mère et le disciple qu'il aimait, qu'est née la communauté de l'Église.

3. LA VIE DE PRIÈRE

« Je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. » (Jn 15,15).

Celui qui est touché par l'abondance de vie aime sans possessivité, spontanément, joyeusement. Son coeur de pierre devient un coeur de chair. Cette profonde transformation de notre humanité implique, suivant notre tradition, tout à la fois l'étude et la prière. Jourdain de Saxe nous dit qu'elles nous sont toutes deux aussi nécessaires que le boire et le manger. Par l'étude, nous remettons le coeur humain à neuf. Nous découvrons cette « illumination intellectuelle qui nous fait entrer dans l'affection de l'amour » (39). L'étude et la prière font toutes deux partie de la vie contemplative à laquelle tout dominicain est appelé. Mais les réflexions supplémentaires sur l'étude vous seront épargnées, puisque j'ai déjà écrit une lettre sur le sujet. Je vous ferai partager quelques pensées sur la prière et la plénitude de la vie.

3.1 La communauté de la Parole

À la fin de la plupart des visites canoniques, le visiteur fait quelques remarques édifiantes sur la nécessité de prier davantage. Nous acquiesçons sagement et formons de vagues résolutions. Est-ce qu'on a l'impression que l'enjeu est bien de redonner vie à ces ossements desséchés ?

Dès la naissance, les parents commencent immédiatement à parler à l'enfant. Bien avant qu'il ne soit capable de comprendre, un enfant est nourri de mots, baigné et bercé de mots. Le père et la mère ne parlent pas à leur enfant pour lui transmettre de l'information. Ils l'animent de leur parole. Il devient humain dans cet océan de langage. Petit à petit, il saura trouver une place dans l'amour que partagent ses parents. Sa vie croît en humanité.

De même nous sommes transformés par l'immersion dans la Parole de Dieu qui nous est adressée. Nous ne lisons pas la Parole pour y chercher de l'information. Nous y réfléchissons, nous l'étudions, la méditons, vivons avec elle, la buvons et la mangeons. « Que ces paroles que je te dicte aujourd'hui restent dans ton coeur! Tu les répéteras à tes fils, tu les leur diras aussi bien assis dans ta maison que marchant sur la route, couché aussi bien que debout. » (Dt 6,6 ss). Cette parole de Dieu travaille en nous, nous rend humains,

nous anime, nous forme à cette amitié qui est la vie véritable de Dieu. Comme l'écrivait Jourdain à Diane dans sa lettre de Noël 1229: « Relisez cette parole en votre coeur, retournez-la en votre esprit, laissez-la devenir douce comme le miel sur vos lèvres; méditez-la, habitez-la, afin qu'elle puisse habiter avec vous et en vous à jamais. » (40)

Un couple de mes amis a adopté un enfant. Ils l'ont trouvé dans une immense salle d'hôpital à Saigon, orphelin de la guerre du Viêt-nam. Les premiers mois, à l'hôpital, personne n'avait eu le temps de s'en occuper ou lui parler. Il a grandi sans savoir sourire. Mais ses parents adoptifs lui ont parlé et souri, oeuvre d'amour. Je me souviens du jour où, pour la première fois, il a renvoyé un sourire. La Parole de Dieu nous nourrit, afin que nous prenions vie, en humains, et devenions même capables de renvoyer le sourire de Dieu. Dans une communauté qui offre la vie, nous découvrirons cette Parole de Dieu chérie et partagée. Il ne suffit pas simplement de dire davantage de prières. Elles peuvent même nous suffoquer, surtout récitées à toute vitesse. Lorsque Dominique priait, il se régala de la parole de Dieu, « savourait les paroles de Dieu dans sa bouche et, ce faisant, prenait plaisir à se les réciter à lui-même » (Cinquième voie), comme on goûterait un bon vin français. Albert le Grand disait que nous devons « être souvent nourris par la douceur (*dulcedo*, à nouveau) de la parole de Dieu » (41).

Ainsi nourri des mots de ses parents, l'enfant fait la terrifiante et libératrice découverte qu'il n'est pas le centre du monde. Derrière le sein, il y a une mère. Tout ne marche pas à sa commande. Il se découvre lui-même partie de la communauté humaine. Dans la conversation de nos parents, nous découvrons un monde auquel nous pouvons appartenir. Ainsi, de même, nourris par la parole de Dieu, nous sommes introduits dans un monde plus vaste. Le bon pasteur venu pour qu'on ait la vie, et qu'on l'ait en abondance, est celui qui ouvre les portes pour que nous puissions sortir à la découverte d'immenses espaces libres. En prière, nous partons en exode, au-delà de la minuscule coquille de notre nombrilisme. Nous pénétrons dans l'univers plus vaste de Dieu. La prière est une « discipline qui m'empêche de me prendre tout naturellement pour le centre immuable d'un petit univers, et me permet de me trouver, me perdre et me retrouver en permanence dans la trame d'un monde que je n'ai pas fait et que je ne contrôle pas » (42).

L'enfant mûrit dans la conversation de ses parents, et découvre qu'il n'est pas seul. De même, nous sommes gagnés par l'amitié de Dieu, guéris de notre égocentrisme, et nous commençons à entrevoir le monde réel. Yeats écrivait: "Nous avons nourri le coeur de fantasmes; à ce régime, le coeur en grandissant est devenu brutal. » (43) La prière guérit nos coeurs des fantasmes. Saint Thomas dit que prier le Notre Père « façonne notre vie affective toute entière » (44). Par la prière pour que soit faite la volonté de Dieu et que son Règne vienne, nos coeurs sont remis à neuf.

En nous libérant de nos fantasmes égocentriques et en pénétrant dans l'univers plus vaste de Dieu, nous découvrons que d'autres souffrent violence et désolation. Le frère Vincent de Couesnongle, op parlait de « la contemplation de la rue ». Pour Dominique, les affligés et les opprimés « font partie du '*contemplata*' dans '*contemplata aliis tradere*'... La blessure de conscience qui délie l'esprit et le coeur de Dominique dans la contemplation, et lui permet, avec une vulnérabilité impressionnante, de ressentir les souffrances et les besoins de ses prochains, ne peut simplement se justifier par l'observation de certains souvenirs écrasants de souffrances ou même par sa propre compassion naturelle » (45). C'est, dit le frère. Paul Murray, une « blessure contemplative ». C'est pourquoi la vie contemplative est au coeur de toute recherche d'un monde juste. La contemplation nous rend capables de regarder de manière désintéressée.

3.2 Des communautés de célébration et de silence

En grandissant, l'enfant va cesser de crier et devenir capable à la fois de discours et de silence. Il apprendra et à parler et à écouter. De même pour nous, construire des communautés de prière exige davantage que de rajouter un psaume aux Vêpres. Nous devons créer un environnement dans lequel nous puissions à la fois parler et écouter, nous réjouir et nous taire. C'est l'écosystème dont nous avons besoin pour nous épanouir.

Dans la tradition dominicaine, s'adresser à Dieu est par-dessus tout demander ce que nous désirons. Ce n'est pas infantile, c'est du réalisme. Cela montre que nous nous sommes réveillés du petit monde de fantasmes du marché, où tout est à vendre, et reconnaissons que dans le monde réel, tout est don de celui qui est « source de toute bonté pour nous » (II II 83 a 2, ad 3). Quand nous commençons à demander, nous sommes alors sur la voie de l'âge adulte. Quand nous prions ensemble, osons-nous demander à Dieu ce que nous désirons au plus profond? Ou bien nous contentons-nous de réciter quelques suppliques du bréviaire?

L'exode de notre Égypte d'égoïsme est un moment d'extase. Nous sommes libérés du petit monde obscur et rétréci de l'ego. Comme Myriam après la traversée de la mer Rouge, nous serons certainement exubérants. Nous exultons d'être entrés dans les immenses espaces libres de l'amitié de Dieu. David dansait comme un fou devant l'arche; Marie se réjouissait du Seigneur et des merveilles qu'il avait faites pour elle. La prière du prêcheur doit assurément être exultante, extatique. Nous sommes appelés « À louer, à bénir, à prêcher ». Quand les psaumes disent: « Chantons au Seigneur un chant nouveau », et bien, faisons-le! Dominique était exubérant dans sa prière. Il se servait de tout son corps, il étendait les bras, il s'allongeait sur le sol, il s'agenouillait et faisait beaucoup de bruit. Le corps entier sauvé par la grâce, prie. Plusieurs de mes souvenirs de prière les plus beaux sont avec les frères. Je pense à l'Eucharistie extatique célébrée en Haïti, au milieu de telles pauvreté et violence, à la danse et aux chants de nos soeurs Zoulous en Afrique du Sud, au chant merveilleux et passionné d'une veillée pascale à Cracovie, aux pétards et aux sirènes un an plus tard à Taiwan. Est-ce qu'en célébrant la liturgie nous nous réjouissons ensemble du Seigneur qui a fait pour nous des merveilles ? N'est-elle à nos yeux qu'une obligation à remplir? C'est bien d'une obligation qu'il s'agit en effet, cette très solennelle obligation qui naît de l'amitié. Nous nous réjouissons de faire des choses pour nos amis.

Eckhart écrivait que « l'attitude la meilleure et la plus noble entre toutes dans cette vie, c'est de se taire et laisser Dieu travailler et parler à notre coeur » (46). Il n'y a pas d'amitié sans silence. Si l'on n'a pas appris à s'arrêter, se tenir tranquille et écouter l'autre, on restera clos dans son propre petit univers, dont on est le centre et le seul vrai habitant. Dans le silence, nous faisons la découverte formidable et libératrice que nous ne sommes pas des dieux, mais juste des créatures.

Il y a plusieurs types de silence. Il y a le silence des femmes au tombeau, qui « ne dirent rien à personne, car elles avaient peur » (Mc 16,8). C'est le silence par lequel nous mettons de côté l'absolument inattendu, le nouveau, l'impensable. C'est le silence par lequel je ferme la porte au nez des paroles indésirables qui risqueraient de m'arracher à ma tranquillité d'esprit. Et puis il y a le silence des disciples sur la route d'Emmaüs, qui écoutent le Seigneur leur expliquer les Écritures. Sur le moment, ils ne disent rien, mais après coup, ils s'exclament: « Notre coeur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures? » (Lc 24,32). Paul Philibert, op a appelé la prière l'ouverture de notre coeur aux initiatives secrètes de Dieu. Dans ce silence vulnérable, nous le laissons réaliser des choses nouvelles et insoupçonnées. Nous sommes ouverts à l'étonnement devant la nouveauté du Dieu des surprises: « Voici, je fais l'univers nouveau » (Ap 21,5).

C'est le silence qui prépare la voie à une parole de prédication. Ignace d'Antioche disait que la Parole naissait du silence du Père. Que c'était une Parole puissante, claire, décidée et vraie, parce qu'elle était née dans le silence. Il « n'a pas été oui et non; il n'y a eu que oui en lui. Toutes les promesses de Dieu ont en effet leur oui en lui » (2 Co 1,19 ss). Souvent, notre parole manque d'autorité, parce qu'elle est oui et non; elle fait des insinuations et pousse du coude; elle est teintée d'allusions et d'ambiguïtés, elle porte de petites flèches et de menus ressentiments. Nous devons créer ce silence dans lequel concevoir et partager une parole vraie.

Comment redécouvrir ce silence en nous-mêmes et dans nos communautés? D'après mon expérience, il n'y a pas d'autre moyen que prendre simplement le temps de faire silence en présence de Dieu chaque jour (voir LCO 66.11). C'est la discipline que j'ai poursuivie et fuie, atteinte et laissée s'échapper depuis mon entrée dans l'Ordre. C'est ainsi que j'ai passé

la plupart du temps à penser aux repas et aux fax. Pour ce silence contemplatif, nous avons besoin d'un soutien mutuel. Nous avons besoin de communautés qui nous aident à croître dans un silence paisible. Un moine bouddhiste disait à Merton: « Avant de pouvoir méditer, tu dois apprendre à ne pas claquer les portes. » Quiconque vit près de moi sait bien que je ne maîtrise pas encore cet art! Chaque communauté doit réfléchir sur la manière de créer des temps et des lieux de silence.

Il ne s'agit pas du déprimant silence de morgue que l'on trouvait parfois dans le passé, le silence qui laissait les autres au-dehors. Nous avons soif d'un silence qui nous prépare à la communication au lieu de la refuser. C'est le silence confortable qui vient avant et après le partage d'une parole, plutôt que le silence embarrassé de ceux qui n'ont rien à se dire. Quand j'étais enfant, mon plus jeune frère et moi-même allions souvent dans les bois, à la recherche d'animaux et d'oiseaux. Le secret était d'apprendre à faire le silence ensemble. C'était une communion dans une attention commune. Peut-être pouvons-nous trouver cela, quand nous écoutons ensemble dans l'attente d'une parole à venir.

3.3 Le désert de la mort et la résurrection

Jésus nous appelle à la vie et, et à l'avoir en abondance. C'est là la bonne nouvelle que nous prêchons. Pourtant nous avons vu qu'en répondant à cet appel nous nous retrouvons parfois dans le désert. Prêcheurs de la parole, nous découvrons que nous n'avons pas de parole à offrir, que rien n'a plus de sens. Nous qui prêchons l'amour de Dieu, nous nous trouvons désolés, seuls et abandonnés. Nous qui sommes invités à nous découvrir dans la vie-même de Dieu, nous serons confrontés à notre mortalité. Nous sommes des créatures, pas des dieux, et nous devons mourir. Alors, nous nous écrierons peut-être comme les Israélites à Moïse: « Manquait-il de tombeaux en Égypte, que tu nous aies menés mourir dans le désert? » (Ex 14,11). Alors, il nous faudra "tenir bon et ne pas vaciller devant notre vide", confiants que la vie nous sera donnée.

Comment nous entraider et nous encourager devant notre condition de mortels? Tout d'abord, nous devons nous encourager mutuellement avec la liberté de Jésus. Sachant que le Fils de l'homme devait mourir, il a tourné son visage vers Jérusalem. C'est une liberté que j'ai parfois vue chez les frères et les soeurs, qui donnent leur vie. Dans les années précédant son assassinat, le frère Pierre Claverie, évêque d'Oran, prit la route de Jérusalem, refusant de céder aux menaces et d'abandonner son peuple. En 1994, il disait dans un sermon: « J'ai milité pour le dialogue et l'amitié entre les gens, les cultures, les religions. Tout cela mérite probablement la mort et je suis prêt à en assumer le risque. » [\(47\)](#)

La liberté de Jésus face à la mort culmina la nuit précédant sa mort, lorsqu'il prit son corps et le donna à ses disciples, dans un geste de stupéfiante liberté. C'est ce qu'il nous est donné de faire ensemble, face à notre état de mortels. Je me souviens, un matin de Pâques, à Blackfriars, avoir célébré joyeusement l'Eucharistie avec un frère qui se mourait du cancer. La communauté tout entière s'était entassée dans sa chambre. Après quoi nous bûmes du champagne en l'honneur de la résurrection. Je me souviens avoir célébré l'Eucharistie avec les frères et soeurs d'Iraq, il y a quelques semaines à peine, en attendant l'attaque militaire qui aurait sûrement lieu. L'Eucharistie ne doit pas être le centre de notre vie commune parce que nous nous sentons unis, ou même pour que nous puissions nous sentir unis. Elle est le sacrement de cette abondance de vie qui est pur don, le « pain de vie » dont Dominique promet que nous le trouverions dans l'Ordre. Nous le recevons ensemble, en nous offrant mutuellement la nourriture pour la traversée du désert.

Nous vivons le sens de l'Eucharistie en nous libérant les uns les autres, en nous transmettant mutuellement l'incommensurable liberté du Christ. Peut-être à travers la petite liberté d'un pardon généreusement donné, ou en laissant se briser un vieux schéma de vie, ou en prenant un risque. Nous lâchons prise. Comme l'écrivait Lacordaire: « Je vais où Dieu me mène, incertain de moi mais sûr de lui. » Sur toutes ces voies, nous nous laissons emporter dans le mouvement de l'Esprit qui jaillit du Père et du Fils, et crie en nos cœurs « Abba Père ». Comme le dit Eckhart: « Nous ne prions pas, nous sommes priés. » Mais c'est aussi là que nous entrons en liberté et en spontanéité, que nous sommes le plus en vie. Nous

nous laissons emporter par le mouvement, comme un danseur s'abandonnant au rythme y trouve grâce et liberté.

La sagesse a dansé en présence de Dieu en créant le monde. Saint Thomas disait que la contemplation d'un sage est comme un jeu, en ce qu'elle est plaisante et qu'elle est à elle-même sa propre fin, comme une danse. « L'excès de sérieux révèle un manque de vertu, car il méprise complètement le jeu qui est aussi nécessaire à une bonne vie humaine que le repos. » (48) L'abondance de vie nous conduit à l'enjouement de ceux qui se sont défaits du fardeau d'être de petits dieux. Nous pouvons laisser tomber le terrible sérieux de ceux qui croient pouvoir porter le monde sur leurs épaules. Alors, nos communautés pourraient bien être vraiment des lieux où nous initier au bonheur du Royaume. Saint Dominique, *Nos junge beatīs*. Unis-nous aux bienheureux, et puissions nous aujourd'hui partager un avant-goût de leur bonheur.

Frère Timothy Radcliffe, o.p.
Maître de l'Ordre des Prêcheurs

25 février, Mercredi des Cendres 1998

Notes

- ¹ *Étienne de Salagnac* 1, 9, éd. Thomas Kaeppli, op, MOPH XXII, Rome, 1949, p. 81.
- ² Cornelius Ernst, op, *The Theology of Grace*, Dublin, 1974, p.42.
- ³ *The Identity of Religious today*. The Conference of Major Superiors of Men, USA, 1996.
- ⁴ *Constitution fondamentale* IV.
- ⁵ Cernai 21, cité par Tugwell (éd), *Dominic*, Londres, 1997, p. 125.
- ⁶ *Dominican Ashram*, mars 1982, « What is my licence to say what I say? », p. 10.
- ⁷ *Die deutsche Predigten und lateinischen Werke*, Stuttgart, 1936, vol. V, p. 197.
- ⁸ *Prediche del b. Fra Giordano da Rivolto*, éd. A. M. Bisconi et D. M. Manni, Florence, 1739, p. 9.
- ⁹ Herbert McCabe, op, *God Matters*, Londres, 1987, « On being Dominican », p.240.
- ¹⁰ Cornelius Ernst, op, *op cit*, p.72.
- ¹¹ *Sermons and Treatises*, traduction anglaise de M. O'C. Walshe, vol. 1, Londres, 1979, p. 44.
- ¹² Sainte Thérèse de Lisieux, *Manuscrits autobiographiques*, Paris, p. 226.
- ¹³ In Jn 26.
- ¹⁴ Conférence à paraître in *Review for Religious*, mars 1998.
- ¹⁵ D.A. Mortier, op, *Histoire des maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, vol. 1, Rome, 1903, p. 528.

- ¹⁶ *The Letters of Bede Jarrett*, op, éd. Bede Bailey, Aidan Bellenger and Simon Tugwell, Bath, 1989, p. 182.
- ¹⁷ Lettre 46, traduction anglaise tirée de G. Vann op, *To heaven with Diana*, Londres, 1959, p. 120.
- ¹⁸ Lettre 48, *ibid* p. 28.
- ¹⁹ Nicholas Lash, *The Beginning and the End of Religion*, Cambridge, 1996, p.21.
- ²⁰ *Sentences* 3 d 35, 1, 2, 1.
- ²¹ *Vision of Albion* 7.17.
- ²² *Op. cit.*
- ²³ Simon Tugwell, op, *Reflections on the Beatitudes*, Londres, 1980, p. 78.
- ²⁴ Jean-Louis Bruguès, op, *Les idées heureuses*, Paris, 1996, p. 56.
- ²⁵ S. Tugwell, *op cit*, p. 96.
- ²⁶ Joseph Pieper, *A brief Reader on the Virtues of the Human Heart*, San Francisco, p. 44.
- ²⁷ Maître Eckhart, Walshe, op, *op cit*, Sermon 8.
- ²⁸ *Ibid*, Sermon 68.
- ²⁹ Gerald Wann op, *op. cit.*, p. 46 et suivantes.
- ³⁰ *Ibid*, p. 157.
- ³¹ Paul Murray , op, « A Song for the Afflicted » (« Un chant pour les affligés »), poème inédit.
- ³² Rowan Williams, *Open for Judgement*, Londres, p. 184.
- ³³ Iris Murdoch, *The Fire and the Sun: Why Plato banished the Artists*, Oxford, 1979, p. 36, cité par Fergus Kerr, op, *Immortal Longings: Versions of Transcending Humanity*, Indiana, 1997, p. 72.
- ³⁴ John Howard Griffin, *Thomas Merton: The Hermitage Years*, Londres, 1993, p. 60.
- ³⁵ Griffin, *op. cit.*, p. 87.
- ³⁶ Sebastian Moore, osb, *The Inner Loneliness*, Londres, 1982, p. 40.
- ³⁷ *Op. cit.*, p. 58.
- ³⁸ Saint Augustin, *Confessions*, 3. 6. 11.
- ³⁹ *Somme Théologique* 1.43, a 5, ad 2.
- ⁴⁰ Lettre 41, Vann *op cit*, p. 112.
- ⁴¹ Sermon, *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 36 (1969) p. 109.

⁴² Rowan Williams, *ibid*, p. 120.

⁴³ « Meditations in time of Civil War », *Collected Poems*, Londres, 1969, p. 230.

⁴⁴ *Somme Théologique* II.II 83. a. 8.

⁴⁵ Paul Murray op, « Dominican grounded in Contemplative experience », conf. River Forest Chicago, juin 1997.

⁴⁶ Walshe, *op cit*, vol. 1, p. 6.

⁴⁷ Sermon après la mort de fr. Henri et sr Paule-Hélène, dans *La vie spirituelle*, octobre 1997, p. 764.

⁴⁸ Eth. ad Nic. iv ib 854.